

Une Reine des Fromages et de la Crème

XVIII.

(Suite.)

Ce fut, en conséquence, un accueil encore plus glacial que de coutume qu'elle fit, ce jour-là, à Lady Nevyl. Elle ne daigna s'occuper que de Rockingham, en apparence, du moins, car, en réalité, elle ne pensait pas plus à son visiteur que s'il eût été à cent lieues. Elle ne songeait qu'au sacrilège que Charlotte s'appêtait à commettre envers la chère mémoire de Gilbert.

— Ainsi, — disait Basile, non sans faire un peu la roue, — le devoir m'arrache à l'espoir de vous guider de nouveau sur le terrain du tennis ; mais tout n'est pas fini, j'espère, pour votre dévoué professeur : il reste pour son retour la danse.

Charlotte darda en vain ses yeux sur Ulrique.

— La danse ?... — repartit celle-ci distraitement. — On m'a dit que le dernier bal du voisinage avait eu lieu il y a cinq ans.

— Sans doute, mais qui parle de ce voisinage ? Vous oubliez Londres. C'est à Londres que je ne peux manquer de vous revoir et je me porte garant des succès qui vous y attendent.

— Oh ! mais la comtesse Eldringen ne pense pas à aller à Londres, — dit vivement Charlotte. — Elle n'est pas habituée à voir tant de monde.

Basile comprit que toute sa diplomatie était percée à jour dès le premier mot. Tant pis pour Charlotte si elle était trop clairvoyante ! Ulrique avait levé sur la veuve un regard hostile.

— Il n'y a pas de raison pour que je ne m'habitue pas à voir du monde, — répliqua-t-elle avec impatience et pour le seul plaisir de contredire celle qu'elle détestait en ce moment au delà de tout.

— Bien répondu, — s'écria Rockingham. — Si j'avais seulement six semaines de congé devant moi, je m'enthousiasmerais jusqu'à solliciter la première valse du premier bal où j'aurai la joie de vous voir triompher.

— Une Saison à Londres est terriblement fatigante, insinua encore Charlotte avec un empiètement fiévreux.

Ulrique lui répondit par un éclat de rire nerveux et ironique.

— Il en faudrait beaucoup pour me fatiguer, moi, dit-elle.

Charlotte se tourna vers M. Rockingham.

— Est-il digne, vraiment, d'un ambassadeur, dont les préoccupations doivent être si graves, de songer à de telles frivolités ?

— Frivolité... l'honneur d'avoir à son bras, devant tous, la beauté la plus parfaite de l'aristocratie anglaise ? Vous ne le pensez pas, mylady.

Charlotte changea de couleur. Elle comprenait qu'elle serait impuissante à lutter contre son misérable destin. Une douleur aiguë la mordit au cœur. Dans son émotion,

sans s'en apercevoir, elle murmura entre ses dents, d'un ton de navrant reproche :

— Oh ! Basile !

Ulrique, assise près d'elle, avait entendu ; son regard alerte surprit celui que l'amante désolée adressait en même temps à l'infidèle. Brusquement, ce fut comme un flot de lumière qui l'inonda ; elle comprit tout : un ambassadeur est diplomate, et ce diplomate dont parlait l'indiscret journal, c'était... Ainsi, c'était donc là l'homme auquel la veuve avait songé quand elle se paraît du bonnet de dentelle aux rubans mauves ! Vraiment le hasard était bon qui lui permettait, en passant, un moment de vengeance. Un mauvais sourire crispa sa lèvre et elle s'écria d'un air délibéré :

— Décidément, je crois que vous avez raison, monsieur Rockingham, et que Londres m'appelle sans que je puisse y échapper. C'est, du moins, ce que tout le monde me dit comme vous. Ainsi donc, vous pouvez prendre note que je vous accorde ma première valse, à la condition, bien entendu, que vous vouliez bien être mon professeur, comme vous l'avez été pour le tennis.

Ces paroles, qu'Ulrique avait oubliées cinq minutes après les avoir dites, tombèrent droites et lourdes sur le cœur de Charlotte et s'y incrustèrent profondément.

— Il fallait s'y attendre, — disait-elle ce soir-là en sanglotant toute seule dans sa chambre. — Il a vingt ans de plus qu'elle, c'est vrai, mais il paraît si jeune encore !

Dans l'esprit brisé de Charlotte, il n'exista aucun doute que l'irrésistible Basile eût déjà fait une vive impression sur le cœur de l'héritière, et pourtant elle faillit, quelques jours plus tard, faire une découverte qui lui eût montré en un instant à quel point elle se trompait.

Ulrique, sachant que Lady Nevyl était retenue souffrante dans sa chambre depuis sa visite au Château Neuf, se sentit prise pour elle d'un accès de commisération, un peu narquoise, mais réelle à tout prendre, et, du premier mouvement, comme elle faisait tout, elle se rendit au Vieux Château.

Charlotte était étendue sur une chaise longue dans sa chambre, et certes on n'eût guère reconnu la femme qui avait causé l'admiration étonnée de M. Rockingham lors de la rencontre sur les marches de l'église ; cette courte période de gloire était finie ; une réaction en sens contraire s'était produite et avait, du jour au lendemain, vieilli Charlotte de dix ans. L'abandon de sa tenue disait l'abandon plus grand et bien plus douloureux de toutes ses espérances.

— Je me demande comment vous pouvez respirer dans cette chambre, saturée de parfums aussi forts, dit Ulrique qui aussitôt, avec son ancien sans-gêne de paysanne, dont elle usait assez volontiers à l'égard de Lady Nevyl, n'attendit pas même un signe de consentement résigné de Charlotte pour aller ouvrir une fenêtre.

En revenant, elle passa près de la table de toilette et s'arrêta court, le regard fixé sur le bonnet noir à bandeau blanc des veuves anglaises, qui y gisait écaillé sous le poids de dix objets divers. D'un geste brusque elle le prit et, le tendant à bout de bras devant Charlotte :

— Vous avez donc tout à fait renoncé à porter ceci ? — demanda-t-elle d'une voix dure et sèche.